



HAL
open science

Ici et ailleurs : la notion de frontière(s) dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome.

Francis Etsè Awitor

► **To cite this version:**

Francis Etsè Awitor. Ici et ailleurs : la notion de frontière(s) dans Le Ventre de l'Atlantique de Fatou Diome.. Acta Iassyensia Comparationis, 2015, 2 (16). hal-01264605

HAL Id: hal-01264605

<https://hal.science/hal-01264605>

Submitted on 3 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ici et ailleurs : la notion de frontière(s) dans *Le Ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome

Home and Exile : The Notion of Frontier(s)/Boundary(-ies) in Fatou Diome's *Le Ventre de l'Atlantique*

FRANCIS ETSÈ AWITOR
Université François-Rabelais de Tours

It is impossible to provide a clear-cut and complete definition of the notion of “frontier”, for it covers a variety of meanings inspired by its different approaches in different fields: from literary, cultural or political studies to philosophy, social or political sciences. In our article we shall focus on two of its basic meanings: that of socio-cultural border, on one hand, and that of political border, on the other. (While in English the term “frontier” refers mainly to the physical border and the term “boundary” refers mainly to a symbolic limit, in French the term “frontières” embraces both values). In our present approach to Fatou Diome's *Le Ventre de l'Atlantique* (2003), we shall attempt to prove that frontiers and/or boundaries may well be, at the same time, sources of malaise, violence, alienation, but also of contact and exchange. What is the legitimacy of frontiers/boundaries in the contemporary context defined by scholars as a “Global Village”¹, in which the borders are permanently resettled?

Keywords: *frontiers/boundaries; violence; immigration; hybridity; transgression; stranger.*

*Passeports, certificats d'hébergement, visas
Et le reste qu'ils ne nous disent pas
Sont les nouvelles chaînes de l'esclavage
[...]
Génération africaine de la mondialisation
Attirée, puis filtrée, parquée, rejetée, désolée
Nous sommes les Malgré-nous du voyage.*

(Fatou Diome, *Le Ventre de l'Atlantique*)

Le *Ventre de l'Atlantique* (2003), roman autobiographique écrit à la première personne, met en perspective deux mondes, deux espaces (la France et le Sénégal). C'est à travers une communication permanente entre Salie, le personnage principal, et Madické, son frère, que le lecteur découvre l'envie folle de ce dernier d'immigrer en France. Comment Salie va se prendre pour révéler la face cachée de l'immigration et ce faisant dissuader son frère d'entre-

¹Nous empruntons cette expression à Marshall McLuhan. Dans son ouvrage *The Medium is the Massage* [sic!](1967), ce dernier emploie l'expression « Global Village » pour qualifier les effets de la mondialisation, des médias et des NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication). Voir aussi son livre *War and Peace in the Global Village* (1967).

10 AIC

prendre le voyage vers un hypothétique « Eldorado » ?

En effet, Salie, l'héroïne du roman, celle que Xavier Garnier nomme la « Sénégalaise lettrée » (2004 : 30) sert de lien entre deux mondes : celui de la France, dominé par les conditions d'immigré et celui du Sénégal où les jeunes, à l'instar de Madické, n'ont qu'un seul rêve : partir en Europe et faire fortune. L'intrigue du roman se déroule à la fois en France et au Sénégal. La narration est placée sous une bipolarité énonciative : ici et ailleurs. La communication téléphonique entre Madické et la narratrice, et le déplacement fréquent qu'effectue cette dernière entre la France et le Sénégal mettent en exergue la frontière qui sépare ces deux personnages et ces deux espaces. Cependant, cette distance physique est sans cesse réduite par les nouvelles technologies de la communication, notamment « le téléphone était le cordon ombilical qui me reliait au monde » (212). Ainsi, le télécentre, où tous les villageois de Niodior (Sénégal) viennent recevoir les appels ou appeler leurs parents qui habitent en Europe, devient comme un rocher sur lequel vient se briser la frontière qui *sépare* ceux d'en haut (là-bas) et ceux d'en bas (ici). En-haut (la France) étant considéré comme le paradis contrairement à en bas (le Sénégal) assimilé à l'enfer.

Par ailleurs, les mêmes matchs de football suivis à la télévision à la fois par la narratrice, Salie (en France) et Madické et les autres spectateurs sur l'île de Niodior permettent de rapprocher tout ce monde. L'héroïne, le temps d'un match de football, traverse l'Atlantique pour rejoindre les siens et communier, pour ainsi dire, avec ces derniers. Ainsi, la télévision apparaît comme un pont jeté entre les deux rives. Les matchs de football servent de fil conducteur à la narration. Si Madické appelle sa sœur pour avoir les scores des matchs, celle-ci profite pour demander les nouvelles de la famille, notamment celles de sa grand-mère.

Le Ventre de L'Atlantique (2003) s'ouvre et se clôt sur un match de football de la coupe d'Europe 2000 :

Le 29 juin 2000, je regarde la Coupe d'Europe de football. L'Italie affronte les Pays-Bas en demi-finale. Mes yeux fixent la télévision, mon cœur contemple d'autres horizons. [...] ce dimanche, 2 juillet 2000, ma journée stagnait au milieu du canapé quand les réveils lancèrent leur cri d'alarme ; la finale de la Coupe d'Europe allait commencer dans quelques minutes. (12, 217)

C'est à travers une structure narrative circulaire que le narrateur évoque le sort des personnages (Madické, l'homme de Barbès, Wagane Yaltigué, le vieux pêcheur, Garouwalé, Moussa et Ndétare – l'instituteur) qui peuplent le roman. Si la télévision permet de briser un tant soit peu la frontière entre la narratrice et les habitants de Niodior le temps d'un match, elle a aussi un effet néfaste sur les jeunes qui rêvent d'ailleurs. La télévision apparaît comme, le souligne Xavier Garnier, « le principal vecteur de la transfiguration légendaire du réel » (Garnier, 2004 : 31). Ainsi, selon la narratrice, au fur et à mesure que « les jeunes allaient regarder la télévision chez l'homme de Barbès [...] leur désir d'embourgeoisement augmentait d'une soirée à une autre [...] » (116). La seule télé du village autour de laquelle s'agglutinent les habitants pour regarder les matchs ou suivre les actualités appartient à l'homme de Barbès.

L'homme de Barbès est un émigré qui a vécu en France avant de revenir s'installer au village. Vu sa réussite matérielle apparente (maisons, magasins d'alimentation, montre Rolex, congélateur et frigo, et notamment la télé), tous les jeunes *rêvent* de faire comme lui. Il ne cesse de les encourager à partir et aller faire fortune en Occident. Dans son discours, la France est présentée comme un *Eldorado*, un pays de cocagne où il fait bon vivre. Il fait miroiter à Madické et à ses amis, la belle « vie de pacha » (85) et les clichés de paradis sur terre véhiculés par les médias à propos de l'Europe :

Ah ! La vie, là-bas ! Une vraie vie de pacha ! Croyez-moi, ils sont très riches, là-bas. Chaque couple habite, avec ses enfants, dans un appartement luxueux, avec électricité et eau courante. [...] Chacun a sa voiture pour aller au travail et amener les enfants à l'école ; sa télévision, où il reçoit des chaînes du monde entier ; son

frigo et son congélateur chargés de bonne nourriture. [...] Là-bas, ... il n'y a pas de pauvres, car même à ceux qui n'ont pas de travail l'État paie un salaire : ils appellent ça le RMI, le revenu minimum d'insertion. Tu passes la journée à bailler devant la télé, et on te file le revenu maximum d'un ingénieur de chez nous. [...] Là-bas, on gagne beaucoup d'argent, même ceux qui ramassent les crottes de chiens dans la rue, la Mairie de Paris les paie. [...] tout ce dont vous rêver est possible. Il faut vraiment être un imbécile pour rentrer pauvre de là-bas. (85-87)

Le vieux pêcheur tient également le même discours que l'homme de Barbès et exhorte les jeunes à partir : « Partez, partez où vous pouvez, mais aller chercher la réussite au lieu de rester là. [...] Partez chercher du travail, éloignez-vous [...] et n'oubliez pas mes enfants, *chaque miette de vie doit servir à conquérir la dignité !* » (124, en italique dans le roman). D'ailleurs, Wagane Yaltigué, un ancien émigré, est présenté comme une réussite : « le natif de l'île le plus fortuné était un ancien émigré, installé maintenant en ville où il avait plusieurs villas » (120).

Dans ces deux citations apparaissent le désir de l'ailleurs exprimé par l'itération du mot là-bas (au moins cinq fois dans les propos de l'homme de Barbès) et l'utilisation du verbe « partir » par le vieux pêcheur. Aussi une ligne de démarcation se crée-t-elle entre ici et ailleurs, entre ici et là-bas où tout ce qui se trouve de l'autre côté de la frontière est magnifié. Ici, la réussite rime avec le verbe partir, et « les sornettes » de l'homme de Barbès et du vieux pêcheur « ne faisait que souffler sur le braisier » (125). Les récits imaginaires de l'homme de Barbès ne font que renforcer la conviction des jeunes tels que Madické et Garouwalé :

À Niodior, les récits de l'homme de Barbès suivaient le sillage de l'imaginaire, emportant avec eux le cœur des jeunes insulaires. Comme ses camarades, Madické était déterminé et me croyait capable de l'aider à réaliser son rêve. Une seule pensée inondait son cerveau : partir ; loin ; survoler la terre noire pour atterrir sur cette terre blanche qui brille de mille feux. Partir sans se retourner. On ne retourne pas quand on marche sur la corde du rêve. [...] Mon frère avait la ferme intention de s'expatrier. Dès son plus jeune âge, ses aînés avaient contaminé son esprit. L'idée du départ, de la réussite à aller chercher ailleurs, à n'importe quel prix, l'avait bercé ; elle était devenue, au fil des années, sa fatalité. L'émigration était la pâte à modeler avec laquelle il comptait façonner son avenir, son existence tout entière. (165-166)

Cependant, tous ceux qui encouragent les jeunes à partir oublient sciemment de leur révéler le mirage et la face cachée de l'immigration : problèmes de papiers, humiliations incessantes, contrôles au faciès, désillusion et la mort. L'homme de Barbès, par exemple, a pris soin d'omettre volontairement les détails de sa vie d'immigré à Paris qui auraient assombri sa réussite : « il avait été *un nègre à Paris* et s'était mis, dès son retour, à entretenir *les mirages* qui l'auréolaient de prestige. [...] cependant, l'ego éclipsant les remords, il refoulait le menteur en lui : quel mal y avait-il à trier ses souvenirs, à choisir méthodiquement ceux qui pouvaient être exposés et à laisser les autres enfouis sous la trappe de l'oubli ? Jamais ses récits torrentiels ne laissaient émerger l'existence minable qu'il avait menée en France » (88, en italique dans le roman).

Avant de revenir sur « l'existence minable » des étrangers dans l'Hexagone, soulignons l'humiliation d'un couple par la police des frontières et leur éventuel passage dans un camp de rétention avant leur expulsion. La scène décrite par la narratrice met en évidence les problèmes et les mésaventures que rencontrent bon nombre de voyageurs lors de leur passage aux frontières. Après des minutes interminables dans la queue, c'est le tour du couple de présenter ses papiers. Le dialogue de sourds qui s'engage entre le policier et le couple est édifiant :

– Monsieur, primo, votre carte de résident est expirée depuis une semaine, secundo, ce passeport n'est pas celui de madame, la femme sur la photo est beaucoup plus vieille qu'elle. Vous ne pouvez pas séjourner sur le territoire français !
L'officier se leva et me jeta un coup d'œil en éructant :

12 AIC

- Mais ils sont bornés ou quoi ? Et vous ? Oui, vous, vous parlez français ?
 - Oui, monsieur.
 - Alors traduisez-leur ce que je dis : mon collègue va venir les chercher, ils seront placés en garde à vue ; le temps pour nous de leur trouver des places dans un avion, ils seront réexpédiés chez eux fissa-fissa!
 - Je ne parle pas leur langue, monsieur.
 - Mais enfin, c’est incroyable, et vous vous parlez comment chez vous, avec les pieds peut-être.
- Il passa un coup de fil. En un éclair, deux flics, sortis je ne sais d’où, vinrent souhaiter la bienvenue au couple et l’escortèrent vers ses appartements, un lieu qui, lui non plus, ne figure pas sur les cartes postales de Paris. (203-205)

Comme on peut le constater, franchir une frontière, entrer sur un autre territoire suppose qu’on montre patte blanche et qu’on a tous les papiers en règle. Sinon, on se retrouve impuissant devant le fonctionnaire de la police des frontières qui décide de votre sort. La frontière apparaît ainsi comme un moyen de filtrage et « permet de désigner l’altérité, l’étranger : elle signifie le passage à un autre territoire. Par la distinction qu’elle opère, la frontière est le vecteur d’une identité territoriale » (Groupe Frontière). Outre la barrière physique que constituent les frontières, on note, d’une part, la barrière linguistique entre le couple et le policier et celle de la narratrice et le couple, d’autre part. Ici, l’ignorance du policier est mise en relief par l’amalgame qu’il fait entre les langues africaines. Il croit que parce qu’on est Africain, on est censé comprendre la langue que parlent d’autres Africains. Il ignore qu’il existe plus d’une centaine de langues en Afrique.

Après avoir passé « les épines » de la frontière et de la douane, Salie, la narratrice, est obligée de suivre des examens médicaux avant d’être acceptée de vivre sur le sol français :

Lors de ma première année en France, avant de m’accorder ma carte de séjour, on m’avait convoquée, dès mon arrivée, à l’Office des migrations internationales pour une radio intégrale. Sans gale ni pustules, ne couvant non plus rien d’incurable, on m’avait adressé, avec un facture de 320 francs français, un certificat médical qui déclarait : *Rempli les conditions requises au point de vue sanitaire pour être autorisé à résider en France.* (215, en italique dans le roman)

Dans cet extrait, on note une stigmatisation de l’Autre, l’étranger – qui n’est pas égal à l’autochtone – porte en lui les tares qui sont néfastes à la société française. Ainsi, « la maladie est considérée comme une tare réhibitoire pour l’accès au territoire français » (215). Ce constat renvoie le lecteur au temps de l’esclavage où les esclavagistes examinaient entièrement (examens, par exemple, des dents, des testicules, la force des muscles) les esclaves avant de les acheter.

Avec ou sans papiers, l’émigré éprouve les difficultés d’intégration dans sa société d’accueil. La barrière socio-culturelle et linguistique crée de facto une frontière entre l’étranger et son environnement. De surcroît, les replis identitaires et communautaires ne font qu’accentuer la fracture sociale ou la frontière sociale : d’où une forme de ghettoïsation spatiale (synonyme d’exclusion sociale). Ainsi, pour Georg Simmel, « la frontière n’est pas un fait spatial avec des effets sociologiques, mais un fait sociologique qui prend une forme spatiale » (Simmel 1999 : 607). Par ailleurs, la couleur de la peau apparaît comme une source de différenciation, d’apartheid et de racisme : « En Europe, mes frères, vous êtes d’abord noirs, accessoirement citoyens, définitivement étrangers, et ça, ce n’est pas écrit dans la Constitution, mais certains le lisent sur votre peau ». (176).

Pour ne rien arranger, le problème d’emploi qui se pose avec acuité aux étrangers les renvoie à la marge de la société. Discriminé, méprisé et exploité, l’étranger n’a pas d’autre choix que d’embrasser, la mort dans l’âme, les emplois subalternes. Pour ce faire, « l’étranger est toujours en situation irrégulière, confiné dans une précarisation à laquelle il tente d’échapper par tous les moyens » (Chemla, 2004 : 50). Ce qui fait dire à la narratrice dans *La Préférence Nationale* (2001) de Fatou Diome :

Pour madame Dupont, africain est synonyme d'ignorance et de soumission. [...] Je me dis que c'est sans doute pourquoi, dans ce pays, même les métiers ont des visages. Surtout les plus durs et les plus mal payés. Quand vous entendez un marteau-Piqueur, inutile de vous retourner, c'est à coup sûr un noir, un turc, un arabe, en tout cas un étranger, qui tient la manette. Quand au bruit des aspirateurs, il signale presque toujours la présence d'une Africaine, d'une Portugaise ou d'une Asiatique. (Diome, 2001 : 65)

De même, dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003), l'homme de Barbès et ses compatriotes africains sont confinés aux emplois subalternes et vivent dans la misère : « le sceptre à la main, comment aurait-il [l'homme de Barbès] pu avouer qu'il a d'abord hanté les bouches du métro, chapardé pour calmer sa faim, fait la manche, survécu à l'hiver grâce à l'Armée du Salut avant de trouver un squat avec des compagnons d'infortune ? » (89). Avec une ironie dévastatrice, Salie fait l'inventaire des emplois occupés par les émigrés africains : « des experts du ménage qui s'habillent chez Tati, des gardiens de magasin qui se musclent aux nouilles, des touristes qui visitent Paris juchés sur des camions à benne, des arroseurs de jardin qui coupent des roses pour Mme Dupont sans jamais pouvoir en offrir à leur fertile épouse [...] » (37-38). Également, les émigrés dans le monde fictionnel *Bleu-Blanc-Rouge* (1998) d'Alain Mabanckou vivent dans la promiscuité. La description que fait Massala-Massala, le personnage principal, de la chambre que lui et ses compatriotes d'infortune occupent est édifiante :

Nous n'avions pas d'ascenseur pour arriver jusqu'au septième. L'immeuble n'était pas éclairé et il exhalait la moisissure. Il n'avait pas non plus d'autres occupants que nous. [...] Nous dormions tous là, chacun ignorait ce que l'autre faisait le jour.

Nous nous réveillons les uns sur les autres, tels des cadavres liés par le sort d'une fosse commune. Pour dormir, il fallait preuve d'une intelligence suprême et se dissiper de toutes ces positions encombrantes, comme s'étaler en long ou écarter les jambes et les mains. L'espace se monnayait cher, à coups de coude et de genou au besoin. [...] Nous nous couchions à même le sol en déployant de grosses couvertures en laine.

Je n'avais pu dénombrer tous les occupants de la chambre. Nous étions plus d'une douzaine de compatriotes à coucher dans cette pièce. (Mabanckou, 1998 : 136-137)

Analyser la notion de frontière(s) dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003) revient à poser la question de la transgression des règles (de l'immigration), les problèmes des sans papiers (les clandestins), le problème des visas et la forteresse, bien protégée, que constitue l'Europe. L'homme de Barbès lors de son séjour à Paris est un clandestin. Pour s'en sortir, il est obligé de travailler au noir (avec les exploitations que cela entraîne) et d'usurper l'identité de quelqu'un : « pouvait-il décrire les innombrables marchés où, serrant les fesses à chaque passage des pandores, il soulevait des cageots de fruits et légumes, obéissant sans broncher au cuistre boueux qui le payait une bouchée de pain, au noir ? » (89).

On note la perte de l'identité de l'homme de Barbès. À force de travailler avec les papiers d'autrui, il n'a plus d'identité propre. Dans le quartier résidentiel où il travaille de nuit en tant que gardien, tout le monde l'appelle Mamadou, cependant ce n'est pas son vrai nom : « il ne s'appelait pas Mamadou, mais tous les habitants de la résidence le prénommaient ainsi » (89-90). Même dans le roman, l'homme de Barbès n'a pas d'identité propre. Son surnom vient probablement de ses pacotilles « *made in Paradis* » achetées au marché de Barbès pour faire des cadeaux à chaque fois qu'il retourne au pays.

Cette perte d'identité qui est un violent renoncement de soi fait écho à *Sizwe Banzi is Dead* (1972) d'Athol Fugard, dans laquelle Sizwe Banzi, l'acteur principal de la pièce, est obligé d'abandonner son nom. En effet, Sizwe Banzi est venu à Port Elizabeth de King William's Town (son

village) pour chercher de quoi subvenir au besoin de sa famille. Faute d'obtenir un permis de travail, il doit regagner son village pour ne pas courir le risque de se faire arrêter. Cependant, avec l'aide de Buntu, son ami, il va récupérer le permis de travail d'un certain Robert Zwelinzima découvert mort. Ainsi Sizwe Banzi – en adoptant l'identité du défunt Robert Zwelinzima – fait la croix sur sa propre identité, d'où sa mort symbolique. Cette notion d'identité est aussi à l'œuvre dans le roman *Bleu-Blanc-Rouge* (1998) d'Alain Mabanckou, où Massala-Massala, le protagoniste, émigré clandestin, est obligé d'avoir plusieurs identités pour échapper un tant soit peu aux étaux qui se resserrent autour de lui chaque jour :

J'étais un homme sans identité, moi qui, un temps, en avait endossé plusieurs, je ne savais plus qui j'étais en réalité. Massala-Massala, mon vrai nom ? Marcel Bonaventure, le nom d'adoption ? Eric Jocelyn-George, le nom de travail ?

S'oublier.

N'être plus qu'un homme anonyme. Sans passé. Sans avenir. Condamné au présent immédiat, à le porter jour après jour, le regard baissé. Un homme sans repères, traqué par les remords, tourmenté par la nuit, mangé par l'épuisement.

J'étais un autre homme. (Mabanckou, 1998 : 202-203)

Si Massala-Massala et l'homme de Barbès ont perdu leur identité à Paris, Madické, lui, resté au Sénégal, s'identifie volontiers à son idole Maldini et rêve de devenir une star de football. Il porte le maillot à l'effigie de ce dernier, se *fait* appeler par ce nom et vit par procuration : « Ce Maldini-là, c'est mon petit frère englouti par son rêve » (18). Ainsi, comme le souligne Jean-Claude Kaufmann, « l'identification, travail permanent de définition du sens de la vie, offre de plus en plus au sujet la possibilité de décoller de sa socialisation présente, de s'évader momentanément dans les réalités imaginaires et fugaces » (Kaufmann, 2004 : 92). Cependant, cette identification à autrui, à l'Autre aux dépens de sa propre identité, est une violente dépossession de soi. Ainsi, toutes les actions de Madické visent à le rapprocher de son idole, Maldini, et il « ferait tout pour aller en Europe, rencontrer son idole, son double, et faire comme lui. Devenir un grand footballeur, c'était vraiment ça son désir le plus impérieux » (139).

Au-delà de la perte d'identité (le cas de Massala-Massala et l'homme de Barbès), l'immigré devient à la fois un être hybride (vecteur de deux cultures et de deux identités) : « Chez moi ? Chez l'Autre ? Être hybride, l'Afrique et l'Europe se demandent, perplexes, quel bout de moi leur appartient. Je suis l'enfant présenté au sabre de roi Salomon pour le juste partage » (254) et un déraciné (« exilée tout le temps » (189). Habitant en France depuis dix ans – « voilà bientôt dix ans que j'ai quitté l'ombre de cocotiers (13) » –, Salie, la narratrice, jette un regard critique sur les deux sociétés qu'elle connaît. Même si elle se sent à la fois Sénégalaise et Française, elle devient « étrangère partout » (227) et « exilée en permanence » (254). On se souvient d'une scène où la narratrice en vacance au Sénégal (son pays d'origine) est traitée d'étrangère par le réceptionniste de l'hôtel. Appelée *Francenabé* (celui ou celle qui vient de France), ce dernier lui souhaite la « Bienvenue chez nous » (197). L'accueil réservé à Salie lui renvoie d'une manière violente son statut d'étrangère sur sa terre natale : « les phrases du réceptionniste dansaient dans ma tête : *Bienvenue chez nous*, comme si ce pays n'était plus le mien ! De quel droit me traitait-il d'étrangère, alors que je lui avais présenté une carte d'identité similaire à la sienne ? Etrangère en France, j'étais accueillie comme telle dans mon propre pays : aussi illégitime avec ma carte de résident qu'avec ma carte d'identité ! » (197).

Cette situation de déracinée ou de déplacée dans laquelle se trouvent Salie et tous les immigrés est ce que Abdelmalek Sayed nomme « la double absence » :

L'immigré est *atopos*, sans lieu, déplacé, inclassable. [...] Ni citoyen, ni étranger, ni vraiment du côté du Même, ni totalement du côté de l'Autre, il se situe en ce lieu « bâtard » [...] frontière de l'être et du non-être social. Déplacé, au sens d'incongru et d'importun, il suscite l'embarras ; et la difficulté que l'on éprouve à le penser [...]

ne fait que reproduire l'embarras que crée son inexistence encombrante. De trop partout, et autant, désormais, dans sa société d'origine que dans la société d'accueil [...] (Sayad, 1999 : xiv).

Par ailleurs, la situation de Salie crée une barrière/frontière entre elle et ceux qui sont restés au pays. Les métamorphoses de cette dernière et sa nouvelle personnalité – dues à son séjour en France et ses nouvelles expériences – font que, même pour les siens, elle est devenue avant tout une étrangère. Ce faisant, la narratrice ne cesse d'évoquer la frontière qui s'établit entre elle et les siens malgré elle :

« je vais chez moi comme on va à l'étranger, car je suis devenue l'*autre* pour ceux que je continue à appeler les miens [...]. Qui sont ces gens que j'appelle mon frère, ma sœur, etc. ? Qui suis-je pour eux ? L'intruse qui porte en elle celle qu'ils attendent et qu'ils désespèrent de retrouver ? L'étrangère qui débarque ? La sœur qui part ? Ces questions accompagnent ma valse entre les deux continents ». (166, 227)

Dans ces questions rhétoriques transparaissent le malaise de Salie et la question de l'altérité : qui est l'Autre pour moi ? Qui suis-je pour lui ? Qu'est-ce qui nous unit ? Ou qu'est-ce qui nous sépare ?

Le motif du voyage est au cœur du roman où les personnages sont à cheval sur deux territoires, deux continents. La récurrence de ce motif permet de mettre en relief la notion de frontières. Si Salie fait des allers retours entre le Sénégal et la France, l'homme de Barbès et Wgane Yaltigué sont revenus s'installer au Sénégal après leur apparente réussite en France. Par contre, le voyage de Moussa vers l'Eldorado hexagonal tourne au cauchemar. Recruté par l'intermédiaire d'un certain Jean-Charles *Sauveur*, « un Français qui se disait chasseur de talents pour le compte d'un grand club français » (96), pour faire un test dans une équipe de football, Moussa va vite déchanter quand il se retrouve dans une situation illégale faute d'avoir obtenu un contrat qui pourrait lui donner une carte de séjour. Dépouillé par son *Sauveur* (notons le ton ironique qui se dégage du nom de ce recruteur) et exploité par l'ami de ce dernier, Moussa se trouve dans une situation inextricable. Arrêté lors d'un contrôle de police, il est expulsé vers son pays :

– J'ai dit tes papiers, négro !
 – Ils sont chez le patron, dit-il, confiant.
 – Quel patron, et puis où ça ? Hurla l'autre képi.
 – Le patron du bateau, là-bas, au port, assura-t-il.
 – Voyez-vous ça, commentant le premier képi, monsieur est un seigneur, il a besoin d'un porteur pour ses papiers ; et ton biberon, il est chez maman, je suppose ? Allons voir ça. [...]

Moussa, escorté par ses guides en bleu, entama son tourisme administratif sur le territoire français. [...] Docile, il monta dans la voiture de police en ignorant tout du cachot humide et nauséabond qui l'attendait. [...] Devant la nourriture infecte que le gardien lui apportait, cette déjection de la conscience du pays des Droits de l'homme, qu'il appelait *mouriture*, il en arrivait à regretter la purée à morve servie sur le bateau. [...]

Un matin, un policier arriva, sourire aux lèvres, et lança en brandissant un papier officiel :

– Tiens, voilà ton invitation !
 C'était une IQF, une invitation à quitter la France. Soixante-douze heures plus tard, un avion le vomit sur le tarmac de l'aéroport de Dakar. (106-109)

Le cas de Moussa n'est malheureusement pas une situation rare. Cela fait échos à des centres de rétention et des expulsions des étrangers en situation irrégulière. L'humiliation et la violence

qui transparaissent dans cet extrait sont mises en exergue par l'emploi de mots : « négro » pour désigner l'Autre, le repas qualifié de *mouriture* servi à cet Autre considéré comme inférieur à soi et le verbe « vomir » qui renvoie à une nourriture indigeste. Moussa est devenu malgré lui un mal-propre dont on doit se débarrasser pour que la société française se porte bien. Ne pouvant plus supporter l'humiliation et la calomnie dont il est l'objet tous les jours après son expulsion, Moussa s'est donné la mort. La mort de Moussa est la conséquence de l'humiliation et la honte que les « *Parisiens refoulés* » doivent faire face à leur retour au pays, car l'échec est proscrit : « si tu n'as rien ramené, c'est peut-être que tu n'as rien foutu là-haut » (109). C'est cette crainte qui envahit Massala-Massala dès *qu'il a su qu'il sera renvoyé à Brazzaville* : « la perspective du retour m'ébranle. Je ne suis plus qu'un bon à rien. Je ne suis qu'une loque. Un raté. [...] Je serai la risée du quartier. [...] Je ferai partie de ceux qu'on appelle au pays les *Parisiens refoulés* » (Mabanckou, 1998 : 214-217, en italique dans le roman). La crainte des « expulsés, les indésirables » est résumée d'une manière succincte par Massala-Massala :

Le dépit se lit clairement sur leurs [les expulsés] traits. Ils rentrent malgré eux. Ce n'est pas tant le besoin de rester qui les tenaille, mais la crainte d'affronter toute une grande famille qui les attend. Comme moi. Cette dure réalité. Cette autre réalité à laquelle on ne peut se déroger. Ces mains tendues vers vous. La famille qui vous encercle. C'est cela, notre crainte. C'est un courage que d'arriver d'un long voyage sans un présent pour sa mère, pour son père, pour ses frères et sœurs. Cette angoisse habite l'intérieur de la gorge. Elle ôte les raisons de vivre. (Mabanckou, 1998 : 219)

Si certains peuvent circuler/voyager librement grâce à leur nationalité (passeport), d'autres sont des parias de la mondialisation et exclus du rendez-vous du donner et du recevoir. Si la libre circulation des personnes est garantie sans distinction de race et de nationalité, et sans étiqueter des citoyens comme appartenant au tiers-monde et de facto considérés comme des sous-humains, peut-être les drames de l'immigration², qui défraie la chronique de temps à autres, pourraient être évités. L'inégalité – qui est une barrière invisible, insidieuse et violente – est renforcée par une mondialisation à double vitesse où le tiers-monde est toujours à la traîne d'autant plus que « sur la balance de la mondialisation, une tête d'enfant du tiers-monde pèse moins lourd qu'un hamburger » (185).

Fatou Diome, se servant de ce roman comme d'un outil pédagogique, essaie de dissuader les jeunes qui pensent que l'Europe est un lieu paradisiaque. Ndatere, l'instituteur du village et entraîneur de l'équipe locale, avec sa « rhétorique anti-émigration » (139) tente de persuader les jeunes d'enterrer leur rêve d'immigration, en leur rappelant la mésaventure de Moussa : « c'est pas dit, petit, c'est pas dit. Reviens sur terre, tout le monde ne ramène pas une fortune de France. Et puis au lieu d'écouter les sornettes de cet hurluberlu [l'homme de Barbès], vous auriez dû de-

² Selon le rapport de Fortress Europe, l'Observatoire de victimes de l'immigration, publié le 17/02/2012, « 19.144 migrants sont morts aux frontières de l'Europe depuis 1988, dont 8.822 sont disparus en mer. En mer Méditerranée et dans l'océan Atlantique 14.309 migrants ont perdu la vie. [...] Seulement en 2011, au moins 2.352 personnes ont perdu la vie aux frontières de l'Europe. Dans le Canal de Sicile 6.837 personnes sont mortes, entre la Libye, l'Égypte, la Tunisie, Malte et l'Italie, dont 5.086 disparus, et 229 autres ont perdu la vie le long des nouvelles routes entre l'Algérie et l'île de Sardaigne; 4.899 personnes sont mortes au large des îles Canaries et du détroit de Gibraltar entre le Maroc, l'Algérie et l'Espagne dont 2.462 disparus; 1.504 personnes sont mortes en mer Égée, entre la Turquie et la Grèce, et aussi entre l'Égypte et la Grèce et entre la Grèce et l'Italie, dont 842 disparus; 696 personnes sont mortes en mer Adriatique, entre l'Albanie, le Monténégro, la Grèce et l'Italie, dont 307 disparus. Mais la mer on ne la traverse pas seulement à bord des pirogues. En navigant cachés à bord de navires de cargaison régulièrement enregistrés, au moins 156 hommes sont morts asphyxiés ou noyés. Mais avant d'arriver à la mer, le Sahara est un passage obligé et tout autant dangereux. Les aventuriers africains le traversent sur des camions comme sur des véhicules tout terrains le long des pistes entre le Soudan, le Tchad, le Niger et le Mali d'un côté et la Libye et l'Algérie de l'autre. Ici au moins 1.703 personnes sont mortes depuis 1996 ».

mander à Moussa de vous raconter sa Franca à lui. Lui aussi avait suivi le chant des sirènes... » (93) ou « La France, ce n'est pas le paradis. Ne vous laissez pas prendre dans les filets de l'émigration. Rappelez-vous, Moussa était un des vôtres et vous savez aussi bien que moi comment il en est sorti... » (114).

À travers la thématique de l'immigration/émigration qui sous-tend le récit des différents personnages, la notion de frontières s'invite naturellement dans le roman. La frontière est perçue à la fois comme un moyen d'exclusion et de filtrage, d'une part, et d'inclusion (protection territoriale, identité nationale), d'autre part. De par sa fonction protectrice, et les moyens mis en place pour maintenir l'inviolabilité du territoire, la frontière représente un espace violent. C'est ce qui pousse probablement Stuart Elden à dire que la création d'un espace clos, d'un territoire délimité est un acte violent : « Creating a bounded space is already a violent act of exclusion and inclusion; maintaining it as such requires constant vigilance and the mobilization of threat, and challenging it necessarily entails a transgression » (Elden, 2009 : xxx). Outre la notion politique que véhicule la frontière, cette dernière évoque le problème de l'altérité, l'exclusion sociale, la pauvreté, l'émergence d'une culture hybride portée par des étrangers ou des immigrés qui nagent entre deux eaux. Cette double culture, au lieu d'être un enrichissement, les éloigne parfois de leur pays d'origine et de leur pays d'accueil. Ils deviennent des déracinés, des étrangers toujours à la périphérie des deux sociétés et confrontés à une violente dépossession de soi.

BIBLIOGRAPHIE:

CHEMLA, Jacques, « Dire l'ailleurs », in *Notre Librairie* n° 155-156, juillet/décembre 2004, pp. 48-101.

DIOME, Fatou, *La Préférence Nationale*, Paris : Présence Africaine, 2001.

DIOME, Fatou, *Le Ventre de l'Atlantique*, Paris : Anne Carrière, 2003.

ELDEN, Stuart, *Terror and Territory: The Spatial Extent of Sovereignty*, Minnesota: Minnesota University Press, 2009.

FUGARD, Athol, *Sizwe Banz is Dead & The Island* [1973], Cape Town (S.A.) : Viking Press, 1976.

GARNIER, Xavier, « L'Exil lettré de Fatou Diome », in *Notre Librairie* n° 155-156, juillet/décembre 2004, pp. 30-35.

KAUFMANN, Jean-Claude, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris : Hachette/Armand Colin, 2004.

MABANCKOU, Alain, *Bleu-Blanc-Rouge*, Paris : Présence Africaine, 1998.

McLUHAN, Marshall, *The Medium is the Massage: An Inventory of Effects*, New York : Bantam Books, 1967.

McLUHAN, Marshall, *War and Peace in the Global Village*, New York: Bantam Books, 1967.

SAYED, Abdelmalek, *La double absence. Des illusions de l'immigré aux souffrances de l'immigré*, Paris : Seuil, 1999.

Sitographie

FORTRESS EUROPE, « Forteresse Europe », <http://fortresseurope.blogspot.fr/2006/01/-forteresse-europe.html>, consulté le 30/05/2015.

Groupe Frontière, « La frontière, un objet spatial en mutation », <http://www-espacestemp.net/articles/la-frontiere-un-objet-spatial-en-mutation/>, consulté le 28/05/2015.